

7 Jours de CHASSE

N° 38

Tableaux
de fêtes

ÉCOSSE
L'île mystérieuse

CHASSEURS
DE LÉGENDE
Drames africains

M 02515 - 38 - F: 9,50 € - RD



N° 38 hiver 2009

Sommaire

TRIMESTRIEL • DÉCEMBRE 2009 • JANVIER • FÉVRIER 2010



BELGIAN CHOCOLATE

66

Aventure

Le thar
du mont Cook

142

Crayons et Pinceaux

Cecil Aldin :
gentleman
et peintre



ÉTUDE COUTAU-BÉGARIE

152

L'écrivain

Boganis
ou le bonheur
dans les bois



DR

Boganis

ou le bonheur dans les bois

par Bruno de Cessole

AUTEUR
DE "LETTRES
DE CHASSE" QUI SONT
UN CLASSIQUE
DE LA LITTÉRATURE
SCANDINAVE,
WILHELM DINESEN
MÉRITE D'ÊTRE
CONNU AUTREMENT
QUE POUR AVOIR ÉTÉ
LE PÈRE
ET LE MENTOR
DE LA ROMANCIÈRE
KAREN BLIXEN.

Tu reviendras, le Nord t'attire vers les forêts où se trouve le bonheur. Quand le soleil sourit et les jours s'allongent, tu arrives : la nature doit suivre son cours. Quand la neige a fondu et la forêt est parée, tu dois suivre les lois irrésistibles de Freya... » Dans ce bref poème intercalé dans ses *Lettres de chasse*, Wilhelm Dinesen a condensé ce que représentait à ses yeux l'appel de la vie sauvage, la séduction d'un septentrion qui rivalisait avec le Grand Nord américain de Jack London, et la conscience aiguë des lois de la nature. Mais qui, hors de son pays natal, connaît Wilhelm Dinesen alias Boganis ? Personne ou presque, alors que le nom de sa fille, Karen Dinesen, baronne von Blixen, est connu de tous les amateurs de littérature et de cinéma, en raison, surtout, du succès des films adaptés de ses livres, *Out of Africa* et *Le Festin de Babette*.

Le père de Karen Blixen était né en 1845 au Danemark, au sein d'une famille aristocratique de grands propriétaires terriens. Il était le fils d'Adolph Wilhelm Dinesen (1807-1876), qui, en tant que volontaire étranger, prit part à la conquête de l'Algérie dans les troupes de Louis-Philippe – et de Dagmar Alvide von Haffner, appartenant à une lignée d'officiers de haut grade. C'est au château de Katholm, dans le Jutland, que Wilhelm Dinesen grandit, manifestant, dès l'adolescence un tempérament de rebelle et une opposition résolue à son père, dont il avait, pourtant, hérité du caractère. Il semble bien, en effet, que le côté aventureux et non conformiste de Wil-

helm Dinesen (et, plus tard, de Karen Blixen) caractérisait déjà le jeune officier danois qui, à son retour d'Algérie, relata ses campagnes en prenant haut et fort le parti d'Abd el-Kader et des Arabes qu'il avait combattus aux côtés des Français. Ceux-ci, écrivait-t-il, savent comment conquérir un pays, mais ne savent comment le préserver ensuite. Et le mémorialiste romantique de porter aux nues les coutumes, les traditions, et la conception de l'existence des Arabes du désert, qui ne vivent que dans l'instant présent, libres, sans souci de l'avenir, et dont un cheval fringant et de belles armes composent toute la richesse. Une femme, l'ombre d'un arbre, une source fraîche constituent leurs trésors et leur plus grand plaisir réside dans l'ivresse de la bataille.

Quelques années avant son embarquement pour l'Algérie, le jeune officier avait fait le voyage d'Italie en compagnie de son compatriote Hans Christian Andersen qui, malgré quelques heurts avec son compagnon, confessait son admiration pour le caractère entier et déterminé de celui-ci. Un compliment qui aurait pu s'adresser à Wilhelm Dinesen. Sur les traces de son grand-père et de son père, mu par un idéalisme voué à être rapidement déçu, le futur Boganis avait, très jeune, embrassé la carrière des armes. En 1864, à l'âge de 18 ans, il participa, en tant que sous-lieutenant, à la guerre des Duchés contre la Prusse, et s'illustra à la défense de Dybbol qui vit la défaite des troupes danoises. Longtemps après, en 1889, il témoignera de





PHOTOS: EDITIONS MICHEL DE HAULE

UN AVENTURIER DANS L'ÂME WILHELM DINESEN, SA FEMME ET TROIS DE SES ENFANTS, DONT KAREN, DANS LE DOMAINE DE RUNGSTEDLUND. ET LORS DE SON SÉJOUR À CONSTANTINOPLE, EN 1877. À DÉFAUT DE COMBATS, IL Y CONNUT MANTES AVENTURES FÉMININES.

cette expérience dans un livre, *la Huitième Brigade*. La guerre finie, le sous-lieutenant se retrouve en garnison à Copenhague, où il se morfond en attendant une nouvelle occasion d'aventure. La déclaration de guerre entre la Prusse et la France, en 1870, va la lui fournir. Comme la plupart de ses compatriotes, et même des Scandinaves dans leur ensemble, le jeune officier place tous ses espoirs dans une victoire française qui permettrait au Danemark de recouvrer ses provinces perdues lors de la guerre des Duchés. Plein d'enthousiasme, Wilhelm Dinesen sollicite la permission de rejoindre, sous l'uniforme l'armée française. Se heurtant à un refus, il démissionne et s'embarque pour Dieppe le 27 novembre 1870. À peine débarqué, il rallie les troupes de Napoléon III, et se voit affecté comme capitaine dans le corps

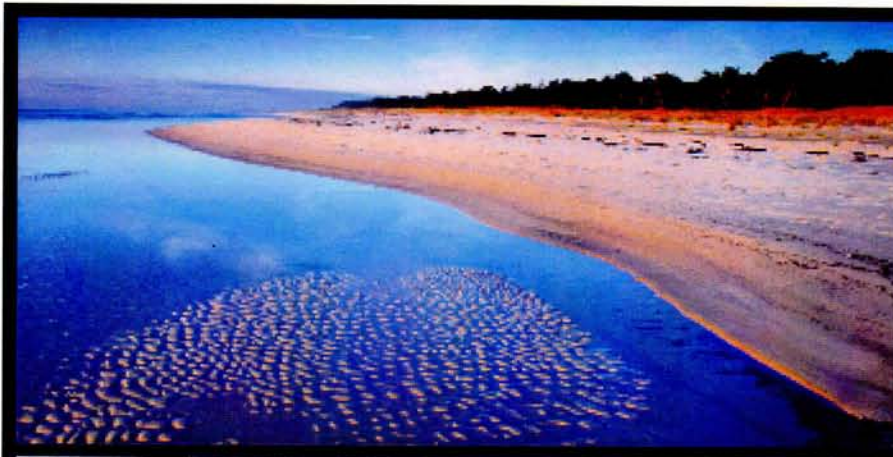
d'armée du général Billot. Rapidement, il prend conscience de l'incurie des responsables militaires et se trouve plus ou moins laissé à lui-même. Blessé devant Belfort, fait prisonnier, il parvient à s'évader et gagne Bordeaux, puis Paris, la veille de l'insurrection de la Commune. Témoin attentif, sans préjugés, et clairvoyant, il ne se fait pas plus d'illusions sur les communards que sur les versaillais, mais, peu à peu, ses sympathies vont à ceux que leurs divisions, l'absence de chefs, et l'impréparation militaire vouent à l'échec.

Peu après la victoire des versaillais, Wilhelm Dinesen, « *las de corps et d'âme* » rentre dans son pays. Deux ans plus tard, il publie *Paris sous la Commune*, témoignage de première main, et équitable, sur cette révolution qui, à ses yeux, reflétait davantage la détestation du régime

impérial que l'aspiration à une société sans classes. Si le livre choqua les milieux conservateurs, il eut l'heur de plaire au grand critique danois Georg Brandes, celui même qui fut le premier à saluer le génie de Nietzsche.

En cette même année de 1872, poussé par son goût de l'aventure et des vastes espaces, Dinesen quitte l'Europe « *aux anciens parapets* » pour le Nouveau Monde. Mais, bien loin d'être attiré par New York, Washington ou La Nouvelle-Orléans, ce sont les étendues sauvages de la Prairie qu'il va parcourir et dont il va s'éprendre au point de s'y fixer presque deux ans, parmi les tribus sioux et pawnees du Wisconsin, qui lui donneront le surnom de Boganis, dont il fera plus tard son nom de plume. Au contact des Indiens et d'une nature que la civilisation faustienne n'a pas encore asservie

À L'ADOLESCENCE, CE FILS DE FAMILLE ARISTOCRATIQUE DE GRANDS PROPRIÉTAIRES TERRIENS MANIFESTA UN TEMPÉRAMENT DE REBELLE, UNE ATTIRANCE POUR LES VOYAGES, L'AVENTURE, ET UN ATTRAIT POUR LA VIE LIBRE AU SEIN DE LA NATURE.



PHOTOS: IMAGES/REX/ALAMY - ÉDITIONS MICHEL DE MAULE - AKG IMAGES/NORDIC PHOTOS

AU DANEMARK WILHELM DINESEN AVEC SON ÉPOUSE INGEBORG WESTENHOLZ, EN 1881. CI-CONTRE, PAYSAGE MARITIME DU DANEMARK, EN DESSOUS, LE DOMAINE DE RUNGSTEDLUND, ACQUIS EN 1879, OÙ IL INITIA SES ENFANTS À LA NATURE ET À LA CONNAISSANCE DE LA FAUNE.



et mutilé, vivant en trappeur et en chasseur, Wilhelm Dinesen découvre sa voie et sa véritable personnalité. Celle d'un "homme des bois", d'un émule des héros de Fenimore Cooper, dont il partage l'aversion pour les conquêtes de la civilisation industrielle et la nostalgie de l'Éden perdu. Rappelé au Danemark par l'annonce de la mort prochaine de sa mère, Boganis quitte ses amis "peaux-rouges" avec regret. Il dédiera, plus tard, un nouveau livre, *Souvenirs d'un voyage en Amérique*, à son aventure digne du *Walden* de Henry David Thoreau, où il s'élèvera contre la politique délibérée d'élimination des Indiens par les autorités américaines et les pionniers sans scrupule de la "Frontière". Ainsi mettait-il pas dans ceux de son propre père, qui

exaltait autrefois la liberté et la farouche indépendance des Arabes contre le nivellement de la colonisation française. Et traçait-il la voie qu'empruntera, au siècle suivant, Karen Blixen dans sa défense et illustration des Masai et des Kikuyu du Kenya.

De retour dans le château familial de Katholm, Wilhelm Dinesen renoua avec la routine et les soucis de la vie "civilisée": l'administration d'un domaine, l'engagement dans la vie politique, et l'écriture de ses souvenirs de voyage. À la mort de son père, en 1876, il n'eut de cesse que de reprendre la route et de courir l'aventure. Destination: la Turquie, avec le désir de participer aux luttes menées par les Turcs contre les Russes. Espoir déçu, mais il demeurera deux ans à

Istanbul, déployant, faute de combats, ses talents de stratège amoureux dans la société cosmopolite de la capitale ottomane. À son retour, en 1879, il fréquente la haute société de Copenhague, où il se fait apprécier par son esprit et sa culture, mais moins par ses idées non conformistes qui le font pencher du côté des libéraux. Le château de Katholm étant passé entre les mains de son frère aîné, Laurentzius, il acquiert un domaine rural à Rungstedlund (aujourd'hui musée Karen-Blixen) puis se marie, en 1881, avec Ingeborg Westenholz, fille d'un armateur prospère, dont il aura cinq enfants, trois filles (Karen étant la deuxième) et un fils, Thomas. Sa vie se partage alors entre ses activités politiques – il est élu député en 1892 et siège au Parlement en

PAR IDÉALISME CHEVALERESQUE, LE JEUNE DINESEN EMBRASSA LA CARRIÈRE DES ARMES. IL Y CONNUT L'AMERTUME DE LA DÉFAITE D'ABORD DANS L'ARMÉE DANOISE, EN 1864, PUIS DANS L'ARMÉE FRANÇAISE, EN 1870, FACE AUX PRUSSIENS.



PHOTOS: CHATELAIN/SPA - EDITIONS MICHEL DE MAULLE

CHASSEUR AVISÉ

EN COMPAGNIE D'AMIS CHASSEURS, EN SUÈDE. SI BOGANIS CHASSA EN ALGÉRIE ET EN AMÉRIQUE, SES TERRITOIRES DE PRÉDILECTION FURENT CEUX DE LA SCANDINAVIE, DU DANEMARK, DE LA SUÈDE ET DE LA NORVÈGE, OÙ IL TRAQUA GRAND ET PETIT GIBIER, NOTAMMENT LE GRAND TÉTRAS (À DROITE).



indépendant, hors de tout parti politique— et la gestion de son domaine, où il initie ses enfants à la connaissance de la nature et de la faune. Entre la petite Karen et son père, une relation privilégiée se noua, que la disparition tragique de Wilhelm Dinesen interrompit précocement. L'enfant n'avait que 10 ans lorsque Boganis, ne supportant pas l'idée de déchoir sous l'effet de la maladie, mit fin à ses jours, le 27 mars 1895, dans son appartement de Copenhague.

Six ans auparavant, il avait publié un livre qui est resté un classique de la littérature danoise, et dont Georg Brandes salua, à sa parution, la fraîcheur d'inspiration et la qualité d'écriture. Ces *Lettres de chasse* (1889), suivies de *Nouvelles*

Lettres de chasse (1891) et de *Dernières Lettres de chasse* (1894) se lisent toujours avec intérêt et plaisir, tant l'auteur a su évoquer de façon exacte et lyrique le sentiment de la nature, l'amour de la vie libre et sauvage, les paysages de la Scandinavie, et les loisirs des chasseurs et pêcheurs nordiques. De ces lettres, qui semblent avoir été écrites au fil de la plume en rentrant d'une éprouvante mais aussi exaltante journée de chasse aux tétras ou aux bécasses, émane une dilection profonde et sincère pour la solitude du *Waldgänger* au milieu des forêts, et pour la paix merveilleuse que procure l'immersion dans la sauvagerie.

Comme autant d'étapes marquant le passage des saisons, les tableaux et

poèmes en prose de Boganis font pénétrer le lecteur dans l'intimité des paysages et dans la familiarité des animaux qui les hantent de leur présence furtive et éblouissante. Rien n'est plus artificiel, souvent, que le lyrisme à propos de la nature, et l'on devine, dès les premières lignes, si l'auteur a peint sur le motif ou s'il a puisé ses connaissances dans la sèche nomenclature des encyclopédies. À l'évidence, l'auteur des *Lettres de chasse* n'était pas un promeneur en chambre ni un nemrod de bibliothèque. Pas une de ses notations qui n'éveille chez le lecteur "rustique" l'écho de la vérité. Tout ce qu'il écrit, tant sur les caractères des saisons que sur les mœurs des animaux sauvages sonne juste, et ne saurait être mis en défaut. À ses côtés— comme sur la seule photo où on le voit à la chasse, botté, le feutre sur la tête, le fusil à la main et la gibecière en bandoulière, foulant d'un pas alerte les fougères d'un sous-bois—, le lecteur l'accompagne du mitan de l'été au cœur de l'hiver, du moment où il décroche son fusil du clou et prépare lui-même ses cartouches pour l'ouver-

AVEC UNE ÉTONNANTE PRESCIENCE, L'AUTEUR DE "LETTRES DE CHASSE", QUI SAVAIT TOUT DE LA NATURE, METTAIT EN GARDE SES CONTEMPORAINS CONTRE LA DISPARITION PROGRESSIVE DES ESPÈCES ET LA DIMINUTION DE LA BIODIVERSITÉ.



PHOTOS : MISHA STREIB PICTURES/MAXPPP - BLOKWINNEL/ALAMY - DR



EN AMÉRIQUE LA CABANE OÙ IL PASSA PRÈS DE DEUX ANS DANS LE WISCONSIN, SE LIANT D'AMITIÉ AVEC LES TRIBUS INDIENNES, QUI LUI DONNÈRENT LE SURNOM DE BOGANIS ("NOISETTE" OU "NOIX SAUVAGE"). À LEURS CÔTÉS, OU SEUL, VIVANT DE LA CHASSE ET DU PIÉGEAGE, IL POURSUIVIT LES BISONS ET L'OURS (CI-CONTRE), S'INDIGNANT TOUTEFOIS DES MASSACRES EN MASSE DU ROI DE LA PRAIRIE.

ture de la chasse au canard jusqu'à celui, mélancolique, où, au mois de mai, il remise son arme, et donne à son chien l'autorisation de dormir tout son soûl. En sa joyeuse et vivifiante compagnie, il éprouve les extrêmes des saisons, les étés de canicule, où les marais et les prairies sont asséchés, où les rivières se traversent à gué, où le soleil brûlant conjugué au souffle incessant du vent évapore trop vite la rosée matinale, et les chiens ont du mal à prendre et garder la voie du gibier, jusqu'aux premières chutes de neige et l'on découvre alors les volcelests du chevreuil, du lièvre, ou du renard bien marqués sur la pellicule blanche encore immaculée.

On est avec lui lorsque, tous sens en éveil, il écoute et démêle les bruits de la forêt, s'efforçant de discerner et d'in-

terpréter le chant d'un oiseau ou son soudain silence, le craquement d'une branche au passage d'un chevreuil ou d'un élan, ou l'envol d'une bécasse. On le suit, au petit matin, debout avec le soleil, appelant son chien qui cabriole de joie, franchissant troncs et rochers, broussailles et touffes de bruyère, l'œil aux aguets, jusqu'aux lieux où petits et grands tétas ont leurs habitudes. Puis, la gibecière garnie de deux petits tétas, d'un grand coq et d'une bécasse, faire une pause vers midi, au bord d'une rivière gazouillante, pour mastiquer un morceau de pain, un morceau de rôti froid, arrosés d'une rasade de schnaps ou d'aquavit, avant de fumer un cigare, de s'allonger ou de dormir, pour ensuite chasser à nouveau jusqu'au coucher du soleil, et revenir alors, le corps las mais l'âme en

liesse, déguster un copieux dîner (un tronçon d'anguille d'au moins 30 centimètres, un petit tétas entier rôti, un quartier d'agneau, et une bouteille de vin par convive!).

Ah, la bonne vie que celle de ce Viking égaré au XIX^e siècle! Car les plaisirs de Boganis, ce ne sont pas les battues mondaines où de pseudo-chasseurs, habillés en costume de carnaval, fusillent sans gloire des volatiles d'élevage, chasse si artificielle que « *les gens se sont lassés de les tirer, et même de les consommer* », non, c'est la chasse devant soi, seul avec son chien, c'est observer sa forêt, repérer les endroits qui devraient être replantés, ceux qu'il faudrait éclaircir, c'est écouter le murmure d'un ruisseau, regarder les gouttelettes d'eau tomber des plaques de neige suspendues sur les versants nord;

C'EST EN AMÉRIQUE, DANS LES VASTES ESPACES DE LA PRAIRIE, QUE WILHELM DINESEN DÉCOUVRIT SA VÉRITABLE PERSONNALITÉ D'"HOMME DES BOIS", D'ÉMULE DES HÉROS DE FENIMORE COOPER OU DE HENRY DAVID THOREAU.



NATURALISTE WILHELM DINESEN NE FUT PAS UN CHASSEUR ORDINAIRE, MAIS PLUTÔT UN POÈTE DE LA NATURE, CHANTRE DES PAYSAGES DE SCANDINAVIE (CI-CONTRE ET CI-DESSOUS) ET OBSERVATEUR COMPÉTENT DES MŒURS DES ANIMAUX SAUVAGES (CI-CONTRE EN BAS, CERF AU BRAME, AU DANEMARK).



PHOTOS: BELPRESS/MAMPPP - ROBERT HARDING PICTURE LIBRARY LTD/DALAMY - TOP-PICS TEK/ALAMY

c'est cueillir du cresson dans les sources, s'imprégner de bon air, se réchauffer au soleil, voir naître la lumière de l'aube, découvrir au printemps les lois de la nature qui poussent chaque oiseau à trouver de la nourriture, chaque plante à faire pousser ses bourgeons; c'est marcher jusqu'à n'avoir plus froid et se coucher sur un talus pour profiter des premiers rayons d'un soleil printanier; c'est observer avec mélancolie la migration des oies vers le Sud, aux premiers froids, et se réjouir de l'arrivée des cigognes, annonciatrices des beaux jours...

Wilhelm Dinesen, on l'aura deviné, ne fut pas un chasseur comme les autres, mais un poète de la nature, pour qui la chasse était l'occasion de renouer avec la sauvagerie originelle et la condition de l'homme primitif. Ce poète, cependant, était un vrai chasseur, sachant tout de la faune et, à ce titre, inquiet de la raréfaction des espèces et de la diminution de la biodiversité, qu'il annonça en *Cassandra lucide*, et contre quoi il s'évertua de lutter par des propositions de loi et une réglementation sévère. « *Il existe encore*, écrivait-il, *certaines endroits sur le continent noir et ailleurs aussi, peut-être,*

où le chasseur n'a pas besoin de se soucier d'autre chose que de tirer le gibier. Mais les nouveaux moyens de transport et les armes modernes vont bientôt venir à bout de tout gibier si l'on n'instaure pas une stricte protection. Le bison a été exterminé en Amérique, la baleine va disparaître de l'océan Arctique, le rhinocéros et le lion ne survivront pas au siècle prochain. Le gibier doit être géré. »

Pour ce bas-de-cuir qui ne confondait pas, comme certains, la chasse avec la guerre, le tableau de chasse n'avait guère d'importance, seules comptant à ses yeux les émotions suscitées par l'acte cynégétique: l'ardeur de vivre, la nostalgie des paradis perdus, l'envie soudaine de partir, ailleurs, très loin de la civilisation du progrès et des chemins de fer... Ainsi, chassant le renard à l'affût, au clair de lune, par une nuit de grand gel, ou le chassant sous terre avec des fox-terriers, posté près de la sortie d'une galerie, Boganis, se laisse entraîner par le flux de sa rêverie, et un poème s'esquisse, tandis que, furtif, le renard s'esquive, narguant le chasseur qui oublie de tirer: « *Les heures se traînent et passent lentement. Les pensées suivent un étrange parcours dans des royaumes et des pays lointains. Se retrouvent*

dans les mots "il était une fois" les anciens souvenirs de soupirs, de chants, de danse, de vin et de filles, de tempête et de calme, de près et de loin, de pierres gravées de runes, de cavaliers désarmés, de sang bouillonnant, de désir sauvage qui trépigne, qui soupire, qui veut ardemment.

L'envie de partir, le mal du pays, et voilà que surgissent crayon et cahier pour parler de fête, de femmes, de choses et d'autres, du présent et du passé, d'accolades hardies, de baisers sauvages, de nuits sans sommeil, de disputes sanglantes [...] Rengainé le couteau! Oubliés les chiens! Maître Renard ne craint plus rien. Donne-moi un signe, serre-moi la main, que je sente que je suis bien en vie. Fais-moi un sourire, même esquissé, fais-moi voir ton ombre sur la vitre. Je te donnerai tout ce que possède un homme: mon angoisse, mes secrets, ma tranquillité, ma paix, mon courage, ma joie, ma bouche, mon corps et mon sang. » ◆

Lettres de chasse, de Boganis
traduit par Eva Sauvegrain et Éric Choppin
de Janvry, préface du prince Henrik de Danemark,
postface du professeur Marc Auchet,
illustrations de Chantal de Crissey,
Michel de Maule éditions, 198 pages, 20 €.